

La Mélodie des Cœurs

[Extrait]

Du même auteur

La Prophétie des Songes

Sous son Emprise

La Proie

Délivrance

Poussière de Lune

Music Story

Aloisia Nidhead

La Mélodie des Cœurs

Roman

Ceci est un roman. Les noms, les personnages, les lieux et les événements ont été imaginés par l'auteure ou sont utilisés de manière fictive et toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou non, avec des entreprises existantes, des événements ou des lieux réels est purement fortuite.

Couverture : Aloïsia Nidhead

Copyright © 2018 par Aloïsia Nidhead

Tous droits réservés.

Le Code de la propriété intellectuelle et artistique n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les « *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective* » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « *toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* » (alinéa 1^{er} de l'article L. 122-4). « *Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.* »

Première impression : Décembre 2018

ISBN : 978-0-244-71141-2

Édité par Aloïsia Nidhead 76340 Guerville

aloisia.nidhead@gmail.com – www.aloisianidhead.com

Aloisia Nidhead est née en région parisienne en 1980 et a grandi en Normandie. Diplômée en Sciences du Langage auprès de l'Institut des Technosciences de l'Information et de la Communication (ITIC) de Montpellier, elle travaille dans la communication.

Amoureuse des lettres depuis son jeune âge, elle a toujours consigné ses écrits dans des petits carnets secrets.

Après la publication d'un essai traitant des pratiques numériques artistiques et des enjeux de la mise en visibilité de soi, elle se tourne vers d'autres univers. Littérature blanche, sentimentale ou fantasy, Aloisia se plaît à visiter différents mondes où se mêlent amour, sensualité, mystère et action.

*"À la différence du roman,
la chanson cherche inlassablement la clef
d'une énigme tendue par la mélodie."*

Amélie NOTHOMB

Chapitre 1

– Ras-le-bol ! J'en ai assez des garçons ! tempêté-je.

Non, franchement, ils sont menteurs, manipulateurs, ont toujours une bonne excuse pour ne pas respecter leurs promesses, pour fuir leurs responsabilités.

Vous devez penser que je ne suis qu'une pauvre nana aigrie pour parler ainsi. Vous n'avez peut-être pas tort. Mais, laissez-moi d'abord me présenter. Je m'appelle Barbara Dupuis, et je viens de me faire poser un lapin.

Vous me direz, ma pauvre fille, ça n'est vraiment pas de chance, mais ça n'est pas non plus insurmontable.

D'accord.

Tout le monde ou presque a déjà, au moins une fois dans sa vie, poireauté au bar, au restaurant ou au cinéma après le fantôme d'une pseudo - hypothétique - presque parfaite - relation. Et n'en est pas mort pour autant.

Mais mon lapin à moi a eu lieu pile le jour du mariage de ma sœur. Imaginez ma tête lorsque, affublée de ma jolie robe de demoiselle d'honneur, qui m'a coûté la moitié de mon dernier

salaire – ma sœur mérite bien ce sacrifice –, j’ai dû faire les cent pas pendant vingt minutes dans le hall de mon immeuble en espérant vainement qu’il réponde à mes douze appels et cinq SMS.

À cet instant, tout ou presque m’est passé par la tête ; il faut dire que j’ai beaucoup d’imagination.

Petit un : il a eu un accident. Il traversait pourtant sur les clous, car il fait toujours preuve d’une grande prudence. Mais un chauffard, pressé pour on ne sait quelle raison, a grillé le feu rouge et l’a percuté. Maintenant, Lapinou est en train de se vider de son sang, seul au milieu de cette grande ville.

Deuxième hypothèse qui assaille mon esprit déjà en transe : il aura voulu faire un crochet par la boutique d’un fleuriste, une bijouterie ou même sa banque – rayez les mentions inutiles. C’est à cet instant précis qu’une bande de malfaiteurs a décidé de mettre son plan à exécution et il s’est retrouvé coincé au beau milieu d’un braquage. Note pour moi-même : arrêter de regarder les séries américaines à la télévision, mon imagination ne s’en remettra pas.

La troisième possibilité, et de loin la plus crédible, est qu’il a tout bonnement oublié le rendez-vous. À moins que l’idée de m’accompagner à une cérémonie familiale ne lui ait soudainement semblé trop lourde à gérer. Après tout, nous ne nous sommes rien promis, il était seulement sensé me rendre service en m’évitant de passer pour une célibataire endurcie. De fait, son comportement rompt l’accord tacite que nous avons formulé.

De guerre lasse, j’ai décidé d’appeler mon père à la rescousse. Lorsque la paternelle berline, une Renault Talisman

rutilante de couleur gris anthracite, s'est garée le long du trottoir, je m'y suis alors engouffrée, le rouge aux joues et des larmes de colère accrochées à mon mascara, heureusement *waterproof*.

– Tu as eu de ses nouvelles au moins ? me demande Papounet alors qu'il déboîte de son emplacement et s'insère avec dextérité dans la circulation parisienne d'un samedi après-midi.

Le temps est agréable en cette fin de printemps. Le soleil, bien que jouant à cache-cache avec quelques nuages à l'aspect cotonneux, réchauffe mes épaules, voûtées par la contrariété, à travers la vitre.

– Non, reniflé-je. Pas un appel, pas un texto. Rien !

– Il a intérêt à avoir une excuse en béton armé ton copain, fulmine mon père. On ne plante pas une de mes filles un jour comme celui-ci.

Je tourne la tête dans sa direction. Il est blanc comme un linge. Peut-être que le stress de marier sa fille cadette commence à monter. C'est en tout cas l'excuse que je lui donne à ce moment précis, car ma fabuleuse aptitude à lire entre les lignes me fait comprendre qu'un autre jour, il s'en serait éperdument fichu si mon petit-ami du moment s'était comporté comme le dernier des goujats.

Toujours est-il que ma sœur va vivre le plus beau jour de sa vie et que je vais me retrouver comme une cruche parce que Lapinou a décidé de ne pas montrer le bout de son nez.

Au comble de la frustration, je me demande d'ailleurs pourquoi je me suis entichée de lui au mépris de ce que je m'étais promis.

L'intéressé se nomme dans le civil Victor Linkaert. Le jeune homme, de deux ans mon cadet, sortait tout juste de l'université de Lille lorsque je l'ai rencontré.

Il a débarqué à Paris il y a quelques mois, après avoir été diplômé en journalisme l'année précédente. Il avait tout d'abord travaillé comme tuteur auprès des néo-bacheliers qui accédaient à la faculté. Il avait eu beaucoup de mal à s'adapter lorsque lui-même était arrivé à Lille. Alors, c'est tout naturellement qu'il avait postulé au service du tutorat. Lorsque sa mission s'est achevée, Victor a eu la chance de décrocher un poste d'assistant de rédaction au siège parisien d'un quotidien national.

De mon côté, j'exerce le passionnant métier d'attachée de presse pour KD Prod, une agence parisienne réputée dans la production de spectacles musicaux. Mon bureau est situé sur le fourmillant boulevard de Magenta, dans le Xe arrondissement. J'aime mon métier autant que la diversité de mes fonctions, qui me permettent de rencontrer de nombreuses personnes. Cela m'a aidée en quelque sorte à vaincre ma timidité malade. Quand je pense qu'il y a quelques années j'aurais été incapable de répondre à une interview sans bégayer !

Désormais, c'est devenu une sorte de récréation pour moi. J'y prends beaucoup de plaisir et au fil des saisons culturelles – je fais ce métier depuis trois ans – j'ai pu nouer quelques contacts avec les journalistes de plusieurs rédactions.

Certains sont presque devenus des amis. On se retrouve au café du coin pour discuter des prochains spectacles proposés par mon agence et entre autres babillages au sujet de leurs familles, animaux de compagnie ou prochaines vacances, les

interviews se passent merveilleusement bien.

Il n'en aura fallu qu'une seule pour ruiner ma petite vie routinière que j'affectionne tant.

Chapitre 2

Trois mois plus tôt

J'ai rendez-vous avec mon amie Inès, chroniqueuse culturelle au Paris News, pour présenter notre nouveau projet.

Nous devons nous retrouver, comme à l'accoutumée à l'Eiffel Café, charmant petit bistrot situé à deux pas de l'agence de presse, dans le fourmillant quartier de Grenelle. Malheureusement, elle vient d'être empêchée pour cause de bambin fiévreux. Je ne l'ai appris que tardivement, une fois sortie du métro, lorsque mon smartphone a décidé de capter un peu de réseau.

Inès est adorable, mais elle veut trop en faire. À trente-six ans, elle est devenue mère il y a six mois de cela. Célibataire, elle assume totalement son choix. Lorsque nous avons abordé le sujet, elle avait rétorqué que son horloge biologique l'avait prévenue, c'était maintenant ou jamais. C'est pourquoi elle

avait fait appel à l'un de ses proches amis. Après le choc de la requête, Jean, qui, à trente-cinq ans n'avait jamais espéré avoir d'enfant mais préférait multiplier les coups d'un soir, avait accepté. Ils avaient convenu qu'à défaut d'être à charge de famille à temps complet, il serait tout de même là en cas de besoin.

La chance a voulu qu'Inès tombe enceinte du premier coup. Jean, pris de panique à l'idée qu'elle puisse revenir sur leur accord, avait pris la poudre d'escampette un beau matin de février. Inès ne s'en était pas formalisée dans la mesure où elle n'attendait rien en retour. Elle fut néanmoins un peu déçue que Jean n'attache pas plus d'importance à leur amitié. Égale à elle-même, elle décidé de mener sa grossesse et son travail de front et repris le chemin de la rédaction, sitôt achevé son congé maternité. Pour cela, elle a pu compter sur une nounou for-mi-dable, selon ses termes, qui accueille le petit Oscar de jour comme de nuit, en fonction des impératifs de la profession d'Inès.

La seule contrainte réside dans le fait que, pour éviter la contamination des autres enfants dont elle a la garde, la nounou refuse systématiquement tout bébé malade ou enfiévré. Inès a ainsi dû rester chez elle ce matin. C'est pourquoi, pour m'éviter une cuisante perte de temps, elle m'a averti que son nouveau collègue allait prendre le relais.

Soit.

Je ne le connais pas, mais il n'y a pas de raison pour que cela se passe mal. Après tout, je suis assez rigoureuse dans mon métier.

Le ciel est clair en cette matinée d'avril, et les terrasses fleussent le long des trottoirs. Je me dis que profiter du soleil printanier sera une bonne idée en attendant mon rendez-vous.

J'arrive à l'Eiffel Café avec dix minutes d'avance, mais un petit vent froid me saisit avant même d'avoir pu m'installer. Je me résigne donc à entrer et je salue Luigi, le patron, qui me gratifie d'un « *Buongiorno bellissima* », puis je m'installe à une table près de la vitre, ce qui me laisse le loisir d'observer les allées et venues des passants. J'apprécie de les étudier dans leur petite routine et, à la manière d'un Sherlock Holmes en jupons, je tente de découvrir un indice qui m'en dirait plus sur leur vie. Je sais, ne dites rien, je suis une incorrigible curieuse.

Tout en remuant le sucre imaginaire que je n'ai pas déposé dans mon expresso, je remarque un grand brun qui, le nez en l'air, semble chercher son chemin. Il a mis une main en coupe au-dessus de ses yeux afin de parvenir à lire le petit panneau bleu, légèrement effacé, indiquant le nom de la rue.

Il est jeune, beau, viril. Je m'approche plus près de la vitre pour continuer mon inspection. À sa mine pâle, ses cheveux ébouriffés et son air un tantinet hagard, je l'imagine étudiant en philosophie le jour et surveillant de nuit dans un internat pour payer ses études.

Hum, il doit faire chavirer les cœurs auprès des lycéennes celui-là.

L'étudiant entre dans le bar. Il se dirige d'un pas hésitant vers le comptoir et demande à Luigi, dont le français est encore très approximatif malgré plusieurs décennies passées en France, si une certaine mademoiselle Dupuis est arrivée.

Il est venu pour moi ? Ah oui, ce doit être l'assistant d'Inès.

— Raté, me dis-je, Sherlock a encore de beaux jours devant lui, je me suis trompée sur toute la ligne.

Je me redresse, prête à dégainer mon sourire le plus charmeur.

– *No ! Amico Mio*, ne connais pas *questa ragazza*, lui répond Luigi.

Le jeune homme n'a pas attendu un dixième de seconde. Avec un air de dépit, il a déjà fait demi-tour, ouvert la porte et se dirige dehors sans un seul regard autour de lui. Je me tiens encore le bras en l'air, prête à l'accueillir chaleureusement.

– Eh bien, il n'est pas très patient, déclaré-je tout haut, alors que je me lève pour le rattraper.

Je jette la monnaie en hâte sur le comptoir, enfile mon sac en bandoulière et je me lance à la poursuite du bel inconnu. Je n'en reviens pas qu'il n'ait pas attendu. En même temps, je ne peux en tenir rigueur à Luigi, le charmant patron du bistrot n'a jamais eu connaissance de mon identité.

J'aperçois le journaliste parmi la foule sur le trottoir. Il marche d'un pas décidé le long du boulevard de Grenelle et s'apprête à passer le portail électronique de l'agence de presse.

– Hep ! Jeune homme ! m'écrié-je.

Il ralentit l'allure.

– Oui, vous !

Le journaliste, surpris, se retourne et m'observe tandis que j'arrive, en courant presque, à sa rencontre.

– Je vous ai vu à l'Eiffel Café, lancé-je d'une voix essoufflée. Je suis Barbara Dup...

Je n'ai pas le temps de terminer ma phrase. Mon talon vient de se coincer dans les sillons des pavés et je me retrouve déséquilibrée. *Nom d'une pipe !* Je me vois déjà face contre terre, rouge de honte. *Ah, elle commence bien cette journée !*

Mais, par le plus pur des hasards, je m'écrase contre le torse du reporter qui vient de s'avancer d'un pas pour m'éviter une chute mémorable. Le choc est rude, mais je vais m'en remettre. C'est qu'il est vraiment musclé le gaillard !

– Tout va bien ? me demande-t-il alors qu'il m'aide à me redresser.

Impossible de détacher mon regard de lui. Il est grand et mince. Ses larges épaules sont merveilleusement dessinées sous sa chemisette blanche. Je baisse le regard, il porte un jean *Lewis* de couleur noire. Les mains toujours posées contre son torse ferme, j'imagine sans mal ses fesses musclées.

Je me mordille l'intérieur de la joue pour me redonner une contenance et réponds :

– Oui, plus de peur que de mal, acquiescé-je. Merci pour ce sauvetage *in extremis*.

Le journaliste sourit.

– Je m'appelle Victor Linkaert, reprend-il.

Sa voix chaude et veloutée me fait l'effet d'une bombe. Je m'imagine à cet instant précis découvrir son corps sous mes caresses et goûter sa peau sucrée.

Non, mais un peu de tenue, ma fille ! Tu es là pour le boulot. Res-saisis-toi !

Ce doit être un effet secondaire de mon célibat. Voilà trois ans que j'évite soigneusement de faire la moindre rencontre qui pourrait à nouveau briser mon petit cœur. J'ai bien cru que je ne me remettrais jamais de cette rupture, il m'a fallu presque un an pour panser mes plaies. Depuis, je vis au jour le jour, sans plus rien attendre des hommes. Les seuls que je côtoie ne sont

que des relations professionnelles, et je m'en porte plutôt bien. Toutefois, mon cerveau doit sembler trouver le temps long dernièrement ; il ne cesse de me jouer des tours depuis quelques jours. Tout ce que j'imagine se termine en scène de sexe, cela en devient même embarrassant.

Ma meilleure amie et voisine de palier, Lucie, m'a déjà proposé de me remettre en selle – selon son expression. « Tu devrais au moins te trouver un mec juste pour le fun, ça ne peut que te faire du bien », m'a-t-elle encore conseillé le week-end dernier alors que je déclinais son invitation à sortir avec ses amis. Et elle a levé les yeux au ciel lorsque je lui ai donné la raison : un plateau télé devant le DVD de ma série préférée *Lois et Clark*. « Ce n'est pas en regardant des séries à l'eau de rose que tu trouveras l'homme idéal », m'a-t-elle encore asséné. Je la déteste quand elle a raison ! Peut-être que j'idéalise trop la relation que je souhaiterais avoir avec un homme, mais, pendant ce temps, je ne souffre pas.

Lucie ne se pose pas ce genre de questions. À vingt-huit ans, elle n'est pas décidée à se caser pour l'instant. « Je commencerai à chercher une relation stable quand j'aurai atteint la trentaine, ou peut-être trente-cinq ans », m'a-t-elle expliqué un soir alors que nous dînions chez moi. Elle se contente de flirter avec des hommes qui eux non plus ne cherchent pas d'attache, et enchaîne des relations de quelques semaines tout au plus. De toute façon, elle n'a aucun mal à les attirer. Lucie est grande, brune, souriante, magnétique.

– Vous êtes certaine que ça va ? me demande Victor.

Je me rends compte que je suis toujours agrippée à lui. Je m'écarte d'un pas et romps ainsi le contact. Victor me regarde,

un sourcil relevé. Il a l'air aussi étonné qu'amusé.

– Maintenant que nous nous sommes trouvés, reprend-il, on la fait cette interview ?

J'acquiesce d'un signe de tête et lui propose de retourner dans le petit bar quasi désert afin de profiter du calme matinal.

– Je pensais à un tout autre endroit, me coupe-t-il en désignant le fleuve du doigt.

– En bord de Seine ?

– Plutôt sur la Seine. Je dois vous avouer que je viens de débarquer en ville. Pourquoi ne pas profiter d'une belle matinée printanière pour faire une croisière sur un bateau-mouche ? J'imagine que ce doit être un cadre agréable pour travailler.

Sa requête me surprend, mais j'accepte. Dans mon esprit, je visualise déjà le bateau rempli de touristes, le vacarme assourdissant qui nous empêcherait de placer la moindre parole intelligible. Au lieu de cela, nous embarquons sur un bateau presque vide, hormis un petit groupe de touristes asiatiques. Il faut dire qu'il est encore tôt, l'afflux massif de visiteurs aura lieu dans quelques heures.

En Parisienne pure souche, j'ai eu le loisir de naviguer sur le fleuve un nombre incalculable de fois, surtout lorsque des amis ou ma famille de province venaient me rendre visite. C'est donc légèrement blasée que j'embarque, avec l'idée de devoir – en plus de la tâche qui m'était dévolue aujourd'hui – jouer les guides touristiques durant la croisière.

Nous nous installons sur de petits fauteuils en métal à l'opposé du groupe, face à une grande baie vitrée.

Je ne sais pas si c'est la présence de cet homme à mes côtés, dont la virilité du premier contact a exacerbé mes sens, ou la

luminosité de cette matinée ensoleillée ainsi que la vue dont nous jouissons, mais j'avoue que j'apprécie ce moment. Je commence même à me détendre. J'observe le journaliste tandis qu'il s'extasie à la vue des bâtiments qui se dévoilent devant ses yeux ébahis.

Une fois passées les premières contemplations de la ville et du fleuve, nous réalisons l'entretien sur le projet de spectacle pour lequel je me démène depuis plusieurs semaines. Les dernières saisons ont été désastreuses sur le plan de la fréquentation des salles de spectacles. Les pertes engendrées ont amené les banquiers à revoir notre capacité d'investissement. En résumé, si nous ne réalisons pas une saison exceptionnelle, je peux dire adieu à mon travail chez KD Prod.

Une fois mon exposé terminé, et après avoir répondu aux questions habituelles – il maîtrise plutôt bien son sujet pour un bleu – Victor et moi discutons de choses et d'autres. J'apprends qu'il vient de trouver un deux-pièces dans le quartier Lepic-Abbesses en plein cœur de Montmartre, un endroit que j'affectionne particulièrement. Je trouve que c'est un lieu magique, parfait pour les promenades en amoureux. Du haut de mes vingt-six ans, je suis restée une incorrigible romantique. Quand bien même je me cache derrière une solide armure pour ne plus subir de déception sentimentale, j'espère encore qu'un jour le prince charmant vienne frapper à la porte de mon appartement.

Mon problème, c'est que j'ai toujours été trop nature avec les hommes. Ils me trouvent spontanée, amusante et d'emblée ils se confient à moi. *Je ne suis pas leur psy pourtant !* De fait, lorsque je m'intéresse à eux, ils me considèrent juste comme une amie.

Les sentiments sont rarement réciproques. Quand ils ne font pas tout bonnement machine arrière si j'ai le malheur de montrer un peu trop mon attachement ! J'aimerais simplement que pour une fois l'on me voie autrement. Les paroles de Lucie me reviennent en mémoire.

Au diable le prince charmant, profite de l'instant et prend du plaisir !

Facile à dire quand tu enchaînes les conquêtes, mais quand tu n'as pas essayé de séduire depuis plus de trois ans, ce n'est pas une mince affaire. Je ne saurais même pas par où commencer.

Alors que je me rends aux toilettes pour me rafraîchir, j'observe mon reflet dans le miroir. Je suis plutôt jolie, brune, les cheveux longs. Ils sont souvent remontés en queue de cheval, mais pas aujourd'hui. Avec le beau temps revenu, j'ai décidé de les libérer de leur carcan. Je ne suis pas très grande, un mètre soixante-six lorsque je ne porte pas de talons. Je sais que mes jambes fuselées sont l'un de mes atouts majeurs ; je passe assez d'heures à les modeler à la salle de sport.

Je continue mon inspection lorsqu'une dame du groupe de touristes asiatiques entre dans les sanitaires. Elle s'arrête sur le pas de la porte, circonspecte. Il faut dire que je suis occupée à observer le galbe de ma généreuse poitrine dans le miroir. Il est vrai que sur ce point, j'ai plutôt été gâtée par la nature.

Gênée, je lui lance un sourire contrit avant de rebrousser chemin vers la table où m'attend Victor. Dans ma hâte, j'ai oublié de refermer un bouton de mon chemisier.

Au moment où je le rejoins, il est perdu dans la

contemplation des berges. Je prends place à ses côtés et lui adresse un sourire à faire fondre un bloc de glace.

Mais qu'est-ce qui me prend ?

Victor me le rend aussitôt. Mon cœur s'emballe et j'ai chaud. Machinalement, je me gratte la gorge. Ses yeux suivent mes mouvements et son regard se fige sur les courbes naissantes de ma poitrine. Je rêve ou j'ai bien vu passer une étincelle de désir dans ses magnifiques yeux bleus.

Peu habituée à susciter ce genre d'effet sur un homme, je me redresse soudainement.

– Tu es très belle, Barbara.

Je laisse échapper un hoquet.

Quoi ? Il est vraiment sérieux là ?

Si l'on m'avait dit que je passerais ma matinée à naviguer sur l'un des fleuves les plus romantiques qui soient, en compagnie d'un homme – terriblement beau par ailleurs – que je ne connaissais pas quelques heures auparavant, je n'aurais pas voulu le croire.

Mais qu'est-ce que je fais ? Ce n'est pas moi ça !

Devant mon silence, il cligne des yeux et se redresse également. À cet instant, je me rends compte que nous étions beaucoup plus proches que nous le pensions.

– Je suis désolé, déclare-t-il d'un ton monocorde. Je ne voulais pas être indélicat.

Victor se lève et s'approche de la baie vitrée, aussitôt son regard se perd à nouveau dans la contemplation de la ville. Le

bateau arrive aux abords de Notre-Dame. Le groupe de touristes s'extasie devant la vue panoramique sur la cathédrale et se précipite vers les vitres pour prendre des clichés souvenirs tandis que le guide explique l'histoire du lieu au microphone qui grésille par moments.

Je suis stupéfaite. La conversation était agréable. Nous avions même décidé d'un commun accord de nous tutoyer. Je ne sais pas d'ailleurs à quel moment la situation m'a échappé.

Habituellement, je gère mes entretiens de main de maître. Très professionnelle, je m'attache à exposer mes idées avant que le journaliste n'en vienne à poser des questions plus techniques sur l'organisation d'un spectacle. Ils apprécient également qu'on leur dévoile quelques détails croustillants qui pourraient mettre du pep dans leur article. Mis à part avec Inès, ou Joseph, son homologue d'un grand magazine culturel, un sémillant quinquagénaire, je ne m'éternise guère après l'interview.

Soudain, je suis prise d'une irrémédiable envie de prolonger ce moment. Pourquoi diable ai-je accepté de faire cette croisière sur la Seine et surtout comment en suis-je arrivée à lui faire cette proposition qui me brûle les lèvres ?

– Que dirais-tu si je te proposais de te faire découvrir les plus beaux lieux de cette ville ?

Et voilà c'est dit.

Victor me jauge. Je me sens fondre comme neige au soleil. En même temps, mon cerveau me hurle :

Il va me prendre pour une aguicheuse. Quelle idée ! Finalement, c'est peut-être mieux pour moi de n'être que la bonne copine.

Chapitre 3

Enfin, Victor a accepté ma proposition et nous avons convenu d'un rendez-vous pour ce week-end.

Nous nous apprêtons à nous séparer à la sortie du bateau, sur le quai, après avoir échangé nos numéros de téléphone.

– J'ai passé un agréable moment, me dit Victor avec un sourire ravageur. J'ai hâte d'être à samedi.

– Moi aussi, réponds-je simplement avec un petit signe de la main.

Et je m'éloigne rapidement.

Mince ! J'ai parlé sans réfléchir, il va croire toute la semaine que je me languis de lui.

Je me retourne pour rattraper le coup, mais il me tourne déjà le dos. Je reprends donc le cours de ma journée d'attachée de presse. Je consulte le répondeur de mon téléphone portable, qui affiche déjà une dizaine d'appels manqués. Tiens, j'ai un SMS de Karl, mon patron.

[J'espère que le rendez-vous avec la presse se passe bien. Revenez vite au bureau.]

– Qu'est-ce qu'il se passe, encore ? maugréé-je.

Depuis que son assistante est partie, il n'a rien trouvé de mieux à faire que de me refiler les dossiers urgents. Non pas que je me plaigne d'avoir de nouvelles responsabilités, mais à l'approche du nouveau spectacle, je croule sous le travail. Parfois, je me dis qu'il aurait dû embaucher une nouvelle secrétaire.

Perdue dans mes pensées, je manque de me faire percuter par un cycliste alors que je traverse la rue pour rejoindre la station de métro.

– Regarde où tu vas, connasse ! m'invective-t-il.

Comme d'habitude, je ne dis rien et j'encaisse. Je baisse la tête et j'avance. Je ne sais pas pourquoi je ne m'affirme pas plus. C'est comme dans le travail, je n'ose pas contredire mon supérieur. Enfin lui, c'est surtout qu'il m'impressionne.

Karl est un homme très charismatique. Il est aussi très séduisant, ce qui ajoute au trouble que je ressens lorsque je travaille avec lui. Il peut s'avérer être de très bonne compagnie surtout quand il est de bonne humeur, ce qui n'arrive plus très souvent dernièrement. Je repense à son message, il m'intrigue. Je décide de lui répondre.

[Je serai de retour dans trente minutes, j'arrive à la station de métro. Quoi de neuf ?]

J'arrive enfin au bureau, avec près de quinze minutes de

retard sur l'horaire annoncé – je hais les transports en commun, mais je dois bien avouer que j'ai volontairement pactisé avec le diable en choisissant de ne pas passer mon permis de conduire. Après tout, la capitale regorge de tous types de transports. C'est un peu ma façon de contribuer à réduire mon empreinte énergétique sur la planète.

Quoi ? Je ne vous ai pas dit ! Je suis sensible à la protection de l'environnement. Je trie même mes déchets, oui, oui ! Je ne m'étale pas sur ce sujet, généralement, ça fait fuir les mecs.

Je franchis les portes coulissantes de l'immeuble de bureaux où siège l'agence KD Prod, parmi une dizaine d'autres compagnies. Magali, l'hôtesse d'accueil, me fait signe de la rejoindre.

– Salut ma belle ! Monsieur Delaby vient de partir, il m'a demandé de te remettre ce mot. Il avait l'air furax, ajoute-t-elle plus bas.

– Merci, dis-je en saisissant la feuille. De toute façon, c'est son état naturel en ce moment. Il n'est jamais content !

Je parcours les quelques lignes :

« Pendant que vous prenez du bon temps avec la presse, ici les dossiers s'accumulent ! Réunion dans mon bureau ce soir à dix-sept heures pour faire le point sur la campagne de com' du prochain spectacle. Soyez à l'heure pour une fois ! »

– Alors ? me souffle Magali. Qu'est-ce qu'il te veut ?

– Rien de bon apparemment, marmonné-je, les joues rouges d'avoir été prise en faute. Karl me reproche de passer trop de temps à l'extérieur, continué-je en lui tendant le mot qu'elle déchiffre rapidement. Il ne se rend pas compte du boulot que j'ai depuis le départ de son assistante.

– Il te met peut-être la pression pour voir ce que tu peux encaisser. Si c'est trop pour toi, il vaut mieux jouer franc-jeu avec lui.

– Oh ! J'arrive à jongler entre mes dossiers et les siens... quand il ne me demande pas de rester le soir pour des réunions supplémentaires. À croire qu'il sait que je n'ai pas de vie sociale.

– Il le fait peut-être exprès.

Je regarde Magali, qui joue nonchalamment avec une mèche de sa magnifique crinière rousse.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

L'hôtesse éclate d'un rire cristallin.

– Ce que tu es naïve !

– Je ne te suis pas, rétorqué-je, un brin vexée.

– Ça n'avait échappé à personne que monsieur Delaby et son assistante faisaient bien plus que de travailler tardivement sur des dossiers brûlants, lâche-t-elle avec un air de conspiratrice.

– Non ! Tu veux dire qu'ils sont amants ?

– Étaient, me répond-elle. Si tu veux mon avis, elle s'est lasée d'attendre qu'il se décide à officialiser leur relation. C'est pour ça qu'elle l'a plantée du jour au lendemain.

Je suis stupéfaite. Depuis le temps que je travaille chez KD Prod, je n'avais absolument rien soupçonné. Ils cachaient bien leur jeu.

– Et tu crois qu'il me demande de rester pour que je remplace Claire dans son lit ? Non, c'est impossible.

Magali, visiblement amusée par le pavé qu'elle vient de lancer dans la mare, me regarde par-dessus ses lunettes.

– Qui sait ?

– Eh bien, moi pour commencer. Nos échanges ne se résument pour la plupart du temps qu'à des formules de politesse : bonjour, merci, au revoir, et des transferts de dossiers. Pour le plan drague, on repassera.

– Je me trompe peut-être, mais ça avait débuté comme ça avec Claire. Tu me raconteras, conclut-elle avant de saisir le combiné de téléphone pour répondre à un appel.

Dans l'ascenseur qui m'emmène au quatrième étage, je repense à notre conversation. J'effectue une rapide analyse du comportement de mon supérieur et secoue la tête avec un sourire.

N'importe quoi ! Elle m'a bien regardée, Magali ? Je suis loin de ressembler à Claire.

Lorsque j'arrive devant mon bureau, la pile de dossiers qui vient de s'ajouter à celle déjà en attente me coupe les jambes. Littéralement. Je m'affale sur mon fauteuil et soupire.

Je n'ai pas fini de faire des heures supplémentaires. Adieu la pause déjeuner pour commencer !

Je m'attelle à la tâche consciencieusement pendant tout le reste de la journée. Même lorsque Adam, mon collègue de la comptabilité vient me chercher pour notre habituelle pause-café de l'après-midi, je décline l'invitation.

– Tu es malade, ma chérie ? me demande-t-il soucieux. Je ne t'ai jamais vu refuser une dose de caféine.

– Trop de boulot, marmonné-je sans vraiment prendre la peine de le regarder.

Je devine que mon attitude le blesse. Il repart sans dire un mot, lui qui d'ordinaire aurait insisté lourdement jusqu'à ce que je cède. Il est comme ça Adam, taquin, travailleur acharné, mais aussi un ami hors pair. Il a toujours le bon mot pour vous donner du baume au cœur si quelque chose ne va pas. À côté de cela, il est terriblement sensible, ce qui le rend d'autant plus attachant. Alors je me doute que mon renfrognement n'a pas dû lui plaire. Qu'importe, je trouverai le moyen de me rattraper plus tard. Pour l'heure, le devoir m'appelle.

Je suis tellement concentrée que je marmonne un rapide bonsoir à mes collègues de l'open-space sans me rendre compte qu'il est déjà dix-sept heures.

Ce n'est que lorsqu'une silhouette se plante devant moi et pose ses deux mains à plat sur mon bureau que je relève la tête.

Karl !

Il porte une chemise bleu glacier dont la coupe ajustée épouse parfaitement son corps. Il a déboutonné son col, aussi dans cette position, j'ai une vue imprenable sur ses pectoraux. Difficile de rester concentrée.

– Alors, mademoiselle Dupuis, on a un problème avec l'horloge aujourd'hui.

Je devine dans sa voix un brin d'amusement même si son attitude fait tout pour laisser penser qu'il n'apprécie pas mon nouveau retard.

Deux dans la journée, j'ai fait fort !

– Oh, Karl ! Je ne vous ai pas entendu arriver. J'étais plongée dans le plan de communication afin de vous faire un

compte-rendu détaillé tout à l'heure... Euh, enfin, tout de suite, vu l'heure, bafouillé-je. Je suis désolée.

– J'ai eu le loisir de constater cela. Vous ne m'avez pas répondu lorsque je suis rentré de déjeuner.

– À vrai dire, je ne vous ai pas vu, m'excusé-je.

– Peu importe.

Il balaye l'air de sa main.

– Vous êtes prête ? reprend-il.

– Le temps de rassembler mes dossiers et je vous rejoins dans votre bureau, acquiescé-je en me levant.

Nous travaillons pendant près de deux heures, étudiant attentivement les statistiques des ventes, ajustant les tableaux prévisionnels. Je l'observe parfois, pendant qu'il a le nez plongé dans les chiffres. Rien dans son attitude ne laisse transparaître le moindre intérêt à mon égard. Malgré les insinuations de Magali, mon patron se montre tout à fait professionnel durant toute la réunion.

Aucune ambiguïté, c'est parfait !

Lorsque je rentre enfin chez moi, je suis éreintée par cette journée de folie, mais également préoccupée à l'idée de devoir préparer un rendez-vous galant avec ce beau journaliste.

Chapitre 4

Je suis occupée à préparer mon dîner lorsque la sonnette retentit. Armée de ma cuillère en bois, j'ouvre la porte. Non pas que j'aie peur de me faire agresser, je sais que c'est Lucie qui vient me saluer, comme pratiquement tous les soirs de la semaine. C'est vachement pratique d'avoir sa voisine de palier comme meilleure amie.

Lucie est professeur d'anglais dans un collège privé. Elle adore son travail : « enseigner à des sixièmes, cinquièmes, c'est tranquille. D'une année sur l'autre, tu recycles tes cours. Les élèves, à cet âge-là, te fichent une paix royale et tu as toutes tes vacances scolaires. Non, franchement, j'ai choisi le bon plan à la fac ! » me récite-t-elle chaque fois que je me plains de la pression au bureau.

– Hum, ça sent bon chez toi ! s'exclame-t-elle en me suivant dans la cuisine. Tu prépares quoi ?

– Risotto aux petits légumes. Tu restes dîner ?

– Non, pas ce soir. J'ai des copies à finir de corriger.

– Tu es sûre ?

– Oui. Le trimestre est terminé, je dois me dépêcher de rendre les dernières notes, gémit-elle.

– C'est ça de privilégier tes loisirs au travail... Tu finis par être débordée.

Lucie me tire la langue. Je lui rends mon plus joli sourire.

– Tu bois quand même un verre ?

– Oh ! Pincez-moi ! Bab me propose un apéro en semaine ! Vas-y, balance le morceau !

– J'ai un rencart ce week-end, lancé-je tout de go.

– Waouh ! Avec qui ?

– C'est une longue histoire, commencé-je alors que je nous remplis deux verres d'un Chardonnay que Papounet m'a récemment rapporté de voyage.

Je raconte donc ma journée à Lucie, qui n'en revient pas de mon audace.

– Si j'ai bien compris ma belle, dans la même journée tu as flirté avec un inconnu et tu lui as même proposé de te revoir. Et en plus, tu as fantasmé sur ton boss ! Qui êtes-vous ? Et qu'avez-vous fait de Barbara ?

– Je n'ai pas fantasmé, m'écrié-je.

Lucie est hilare. Elle s'étrangle presque en avalant une gorgée de vin blanc.

– Ne te moque pas ! insisté-je. C'est la faute de Magali.

– De qui ?

– Magali. L'hôtesse d'accueil de l'immeuble où je travaille. Tu te souviens ? Tu as discuté avec elle lors du pot de fin d'année.

Oui, ma vie sociale est si misérable que j'invite ma meilleure amie dans toutes les soirées où je suis conviée. Cela se résume la plupart du temps à l'arbre de Noël et au barbecue estival du bureau et aux anniversaires chez mes parents. Si je n'avais pas de sœur, Lucie aurait très bien pu jouer ce rôle.

– La rousse ?

J'opine du chef avant de reprendre.

– Eh bien, figure-toi qu'elle s'est mise en tête que Karl prétexte des réunions tardives pour pouvoir coucher avec moi.

– La grande classe, dis-moi ! Et ? C'est le cas ?

– Absolument pas ! Il ne m'a jamais fait la moindre avance. Ce soir, il est resté on ne peut plus professionnel.

– Alors en quoi ça t'ennuie ?

– Ça ne me dérange pas du tout. Je préfère garder mes distances, surtout quand c'est pour le boulot.

Sans m'en rendre compte, j'ai haussé le ton.

– Ne t'emballe pas ma vieille ! Ce n'est pas comme si vous sortiez ensemble. Il n'y a rien de mal à flirter, surtout si le patron est séduisant. Ça peut même avoir des avantages, conclut-elle avec un clin d'œil taquin.

– Mais bien sûr ! Et puis, lorsque ça finira par se savoir... Parce que tout se sait dans ces cas-là, ajouté-je alors que Lucie montre sa désapprobation en secouant la tête. Je disais donc, que lorsqu'il sera devant le fait accompli, il n'y aura personne pour assumer ses actes. Et moi, je serai le dindon de la farce.

– Oh ! Ne fais pas ta mijaurée ! me réprimande Lucie. Il faut que tu prennes un peu de bon temps. Tu verras, ça détend.

– C'est pour ça que j'ai besoin de tes conseils pour mon

rendez-vous ce week-end avec Victor.

– Tu sais que tu pourrais faire d’une pierre deux coups ! déclare-t-elle solennellement. Karl, la semaine et Victor, le week-end. C’est tout à fait jouable.

– Non, mais je t’ai dit...

Lucie n’abdique pas aussi facilement.

– Oui, oui, je sais... Pas de sexe au boulot. Un jour, il faudra vraiment que tu me racontes ce qui a bien pu t’arriver pour te refermer aussi catégoriquement.

Je ne réponds pas. À cette seule évocation, la blessure provoquée par la trahison de l’homme que j’aimais se ravive. J’avais pourtant pensé qu’elle s’amenuiserait avec le temps.

Lucie se sent gênée tout à coup. Elle dédramatise :

– Avoue quand même que tu le trouves bandant ton boss ! Cette fois, je m’incline.

– Il a beaucoup de charme, c’est vrai. Mais la question ne se pose pas. Je suis seulement la gentille attachée de presse. Bon alors, tu m’aides pour ce week-end ?

– D’accord ! acquiesce-t-elle en vidant son verre d’un trait et en se dirigeant vers ma chambre.

Lorsque je la rejoins, Lucie est déjà en train de réaliser un inventaire de ma garde-robe. Elle sort, une à une, les robes que j’ai l’habitude de porter et fait une moue dubitative.

– Ma chérie, tu n’as rien d’autre à te mettre ? Toutes ces tenues sont très...

– Quoi ? grogné-je.

– Professionnelles ! Elles font beaucoup trop sérieux pour un premier rencart.

– Ce n’est pas dans mes habitudes de battre le pavé parisien

en tenue légère.

– D'accord, mais tu n'as rien d'un peu plus sexy ?

Je secoue la tête. Je n'ai pas de tenue sexy, car je n'ai personne à séduire. C'est un fait. Je me suis enfermée dans une forteresse de solitude. Cela va être dur de m'en faire sortir. J'ai soudain l'impression que mon amie me prend pour une femme aigrie alors que je n'ai pas encore atteint la trentaine.

Ça promet !

J'essaye juste de me protéger. La dernière fois que j'ai baissé la garde, un homme a réussi à piétiner le peu de confiance que j'avais en moi. Après cela, je me suis juré de ne jamais retomber amoureuse. Mais trois ans ont passé. Je sens parfois mon cœur s'emballer, comme ce matin lors de la croisière sur la Seine. C'est peut-être le signe que je dois sortir de ma réserve et tenter de nouvelles expériences. Si ça tourne mal, je saurai ce qu'il me reste à faire.

Note pour moi-même : trouver un couvent qui a besoin d'une attachée de presse. Ça doit bien exister quelque part. Au Vatican, peut-être ? Et je ferai d'une pierre deux coups...

Chapitre 5

Finalement, Lucie m'a laissée en plan devant mon armoire. Je suis désespérante, selon elle. Je commence à ranger le bazar qu'elle a mis sur mon lit lorsque je la vois revenir avec plusieurs portemanteaux au bout des doigts.

– Voilà, dit-elle en déposant de nouvelles robes sur la pile que je n'ai pas fini de remettre en place. Tu essayes ça tranquillement.

– Qu'est-ce que...

Elle ne me laisse pas le temps de finir.

– Pas de blabla ! J'ai fait une sélection dans mon dressing. Ce sont les robes qui iront le mieux pour ton rendez-vous. Elles sont confortables sans pour autant être austères. Et tu peux me croire, ton Victor aura très vite envie de te les enlever.

– Ce n'est pas le but...

– Ah non ! objecte Lucie. Tu ne vas pas encore te défiler. Tu as déjà fait le premier pas en l'invitant.

– À lui faire découvrir la ville, rappelle-toi.

– Ça ne vous empêche pas de terminer la journée par un verre dans un club. Toutes ces tenues sont parfaites pour cela. Essaie-les. De toute façon, nous faisons la même taille.

Sauf que Lucie mesure dix centimètres de plus que moi.

– Au moins, tes robes auront une longueur acceptable, je finis par admettre.

– Voilà, c'est un bon début. Bon, je file. Les copies m'attendent. Et Dieu sait que je préférerais rester là à t'aider.

Je la remercie et nous nous embrassons. Lorsque je l'entends refermer la porte, mon attention se reporte sur le lit. Je soupire et attrape la pile de vêtements pour la déposer sur une chaise devant la fenêtre. J'ai décidé de prendre mon temps. Après tout, nous sommes mardi et je ne dois voir Victor que samedi. Ça me laisse donc trois jours pour décider quelle tenue porter.

Pourquoi est-ce que je m'inquiète déjà ?

Lorsque je sors du bureau, le vendredi, je n'ai plus qu'une idée en tête. Je dois absolument trouver une paire de chaussures pour accompagner ma tenue du lendemain.

J'ai fini par jeter mon dévolu sur une mini robe officier bleu-marine avec ses charmants boutons dorés et son décolleté faussement sage. C'est surtout la seule robe dans laquelle je me sente à peu près à l'aise. Les autres sont soit trop décolletées, soit trop moulantes pour – à mon goût – être portées en

journée.

Sur ce point, Lucie et moi sommes vraiment à l'opposée. Je me serais bien contentée d'un jean slim avec un chemisier, et chaussée d'une paire de sneakers pour déambuler à travers la capitale. Mais Lucie a veillé au grain durant toute la semaine. Alors, lorsque j'ai enfilé la robe que j'ai choisie, elle a validé mon choix en me gratifiant d'un : « Canon ! » Elle est tellement enthousiaste pour moi, que je n'ai pas le cœur de la décevoir.

Dans la boutique, la vendeuse me présente différents modèles qui conviendraient parfaitement à l'ensemble. Incapable de me décider, j'envoie deux photos à Lucie.

[Escarpins ou sandales ?]

[Stiletto !]

[Hors de question ! Tu veux ma mort ?]

[T'inquiète pas, Victor te rattrapera si tu glisses.]

Je fourre mon téléphone dans mon sac en soupirant. La vendeuse me jauge avec impatience. L'heure de fermeture approche. Je regarde la dizaine de boîtes éparpillées autour de moi avec un air coupable. Finalement, j'opte pour une paire d'escarpins crème à petits talons. Ce serait bien moins risqué pour moi.

« *Victor te rattrapera si tu glisses.* »

Je revois la scène où mon talon s'est coincé entre deux pavés, me projetant contre le torse du beau journaliste. Heureusement qu'il a de bons réflexes le gaillard, sinon je me serais lamentablement écrasée sur le trottoir. Au moins, j'ai eu le loisir de tâter ses muscles saillants sous sa chemise. Cette pensée me fait frissonner.

Que se serait-il passé si je n'avais pas trébuché ? Aurais-je osé inviter ce gars à sortir ? Non, je ne crois pas. Jusqu'à cette semaine, j'étais farouchement opposée au moindre flirt. Alors, est-ce le fait de toucher son corps ferme qui a éveillé mes sens ?

Victor est un jeune homme fraîchement sorti de l'université. Qu'est-ce qu'il peut bien attendre de notre rendez-vous ?

La possibilité de tirer un coup vite fait sans se fatiguer à draguer une parfaite inconnue dans un bar ?

Je secoue la tête vigoureusement. Après tout, je ne pourrai pas lui reprocher d'y penser. Je me suis jetée à son cou sans prévenir.

Peut-être que je me trompe complètement sur ses intentions. Et s'il cherchait seulement se faire des connaissances ? Après tout, il vient de débarquer en ville. Il ne connaît peut-être personne en dehors d'Inès et ses collègues de la rédaction.

Soudain, je me surprends à maudire Magali et Lucie pour avoir semé des pensées obscènes dans mon esprit. Je me portais très bien jusque-là ! Oh ! Bien sûr, durant ces trois dernières années, des garçons m'ont approchée. J'en ai été flattée, mais je n'ai rien ressenti à leur égard.

En revanche, ces derniers jours, mes sens se sont réveillés. Comme s'ils étaient subitement sortis d'une longue hibernation. Est-ce que c'est le mariage approchant de ma sœur Clarisse qui en a été le déclencheur ou bien les remarques de mes deux amies ? Toujours est-il que les deux hommes que j'ai approchés de près cette semaine m'ont donné quelques sueurs.

Surtout, n'allez pas le dire à Lucie, car elle jubilerait en sautant partout dans mon appartement, en me targuant d'un « Tu vois, j'avais raison ! ».

Je n'ai jamais nié que je trouve mon patron très charmant. La quarantaine lui va plutôt bien. Un mètre soixante-quinze, blond, la peau hâlée par ses nombreuses heures passées dehors, un physique de dieu grec... Bon là, je m'emballe. Il passe beaucoup de temps à la salle de musculation en bas de l'immeuble et les week-ends, il se plaît à restaurer sa maison de campagne.

Mais qu'est-ce que je suis en train de fabriquer ? Je prépare mon rendez-vous avec Karl... Non, Victor ! C'est avec Victor que je sors demain ! Mes hormones me jouent des tours.

De retour chez moi, je décide de me détendre. Je me prépare un bon bain chaud. Après avoir programmé une playlist sur mon téléphone, j'ôte mes vêtements en hâte et je pousse un soupir de bien-être en pénétrant dans l'eau.

Chapitre 6

Le lendemain, j'ai rendez-vous avec Victor devant la tour Eiffel. J'ai finalement laissé tomber tous les préparatifs de la semaine. Je porte mon slim préféré avec un pull en coton beige et ma veste de cuir. Simple, confortable. Et surtout, je me sens moi-même. Bon, j'ai quand même enfilé un caraco en dentelle sous mon pull. Juste au cas où les prédictions de dame Lucie s'avèreraient justes.

L'après-midi se déroule à merveille. Victor m'a envoyé un texto, alors que j'étais encore dans le RER, pour me dire qu'il était sur place et qu'il m'attendait devant le pilier ouest.

Lorsque j'arrive, il m'accueille avec un sourire à tomber. J'en ai presque oublié mes craintes de la veille. Je soupire de soulagement lorsque je me rends compte que Victor porte lui aussi une tenue décontractée.

J'aurais eu l'air maline avec ma mini robe et les stiletto que Lucie

voulait que je porte.

– Bonjour, Barbara, m'accueille la voix veloutée du journaliste. C'est très gentil de m'avoir proposé cette visite aujourd'hui. Depuis que je suis arrivé, je n'ai rien fait d'autre que des trajets professionnels.

– Je t'en prie, minaudé-je. Tu as quand même la chance d'habiter dans l'un des plus beaux quartiers de la capitale.

Je me souviens qu'il a loué un appartement au cœur de Montmartre.

– Tu me crois si je te dis que je ne l'ai encore jamais visité.

– Vraiment ?

Victor acquiesce d'un signe de tête.

– Eh bien, il va falloir remédier à cela.

– Qu'est-ce que tu proposes ?

– J'ai pensé qu'un tour d'ensemble des lieux les plus emblématiques de Paris pourrait te plaire. Qu'en dis-tu ? Nous pouvons prendre l'un de ces bus touristiques. Ils permettent de s'arrêter à chaque point d'intérêt. Nous pourrions descendre et remonter comme bon nous semblera.

– C'est parfait ! s'exclame Victor.

Il m'attrape par le bras et se laisse guider jusqu'à la gare routière où se succèdent les compagnies de bus spécialisées dans les excursions touristiques. La chaleur de son contact me grise.

Durant la visite, Victor est tout sourire. Sa bonne humeur est contagieuse et je me surprends à plaisanter comme si nous étions de vieux amis.

Après avoir arpenté la ville de long en large, nous décidons

de terminer par la découverte de Montmartre. Je ne peux croire que Victor habite la colline et qu'il n'a jamais cherché à découvrir son quartier.

– C'est l'un des endroits les plus romantiques de la ville, j'explique.

– Ah oui ? s'étonne Victor dans un souffle.

J'aurai juré voir ses pupilles scintiller. Je décide de ne pas en tenir compte et je me lance dans l'éloge de ce quartier que j'admire tant. Comment ne pas tomber amoureux de ses parcs où l'on peut flâner en profitant de la nature. D'un seul coup, on est transporté hors de la capitale, la foule disparaît et la verdure nous offre son écrin de quiétude. Ce quartier est si propice au romantisme que bon nombre de films ont sublimé ses ruelles.

Victor semble boire mes paroles. Lorsque je m'arrête, les joues en feu sous le coup de l'exaltation de lui faire partager ma passion, il me propose à brûle-pourpoint d'aller boire un verre.

– Après cet après-midi, tu dois mourir de soif, me dit-il.

– J'avoue que j'ai beaucoup parlé. J'en suis désolée.

Nous prenons place à la terrasse d'un petit bistrot de la Place du Tertre.

– Ne t'excuse pas, je t'en prie. Cet après-midi en ta compagnie a été réellement parfait.

Je me sens rougir comme une jeune première. Victor semble le remarquer, car il arbore un sourire en promenant son regard sur moi. Il ajoute d'une voix légèrement étranglée :

– Puis-je t'inviter à dîner pour te remercier ?

– Pourquoi pas ? dis-je. Mais je n'ai peut-être pas la tenue la plus adaptée.

– Au contraire, tu es parfaite ! répond Victor avec un nouveau sourire.

Ma petite voix intérieure ne semble pas être du même avis. Elle n'arrête pas de me hurler :

Oh mon dieu ! Oh mon dieu ! J'aurais dû écouter Lucie.

Je respire un grand coup et tente de la museler. Heureusement que j'ai mis un petit haut sexy.

– Avant d'y aller, j'aurais besoin de me rafraîchir un instant.

Après des heures de promenade à travers la capitale, j'aurais surtout besoin d'une douche brûlante pour apaiser les tensions de mon corps. À peine arrivée chez lui, Victor m'indique la salle de bains et je m'y engouffre comme si ma vie en dépendait.

Mon reflet dans le miroir me renvoie l'image d'une fille épuisée. Heureusement, je garde toujours dans mon sac à main quelques artifices. Je me passe un peu d'eau sur le visage. Je coiffe mes cheveux en un élégant chignon à l'aide de quelques barrettes. Un peu de mascara et de rouge à lèvres et je suis prête. Avant de sortir de la salle de bains, je prends soin d'enlever mon pull. Je ne porte plus que mon caraco blanc en dentelle sous ma veste de cuir.

Victor se lève d'un bond du canapé lorsque j'apparais dans le salon. Il me dévisage longuement. Je jurerais même avoir vu ses yeux briller quand ils se sont attardés sur mon décolleté.

En lire plus :

Ebook Kindle :

<https://www.amazon.fr/dp/B07JR86L34>

Broché :

<https://aloesianidhead.ecwid.com/>

En précommande, frais de port offerts avec le code **PRECOLMC** (offre valable jusqu'au 30 novembre 2018)

